

Lettre à mon frère qui ne verra jamais le Kailash

*Hélène Masson**

Errer dans les montagnes sauvages
est une voie de libération.

Milarépa

« En juin, nous irons au Tibet... un voyage extraordinaire... un groupe de professeurs de l'UQÀM... » Ce soir de janvier 2000 où je t'ai parlé pour la première fois du Précieux Joyau des Neiges, on savait tous les deux que tu ne verrais pas l'hiver suivant. Des glaces rose et mauve descendaient doucement sur le fleuve Saint-Laurent, à Cap-Santé. C'était la belle heure du jour.

En une fraction de seconde, sur le fil tendu de nos regards, on a mesuré le temps qu'il restait. Tu as simplement dit « Ça ira... » et tout était dit. On s'est ressaisis. Déjà tu m'accompagnais dans ce voyage et, dans cet état d'urgence qui caractérisait désormais ta vie, tu as voulu en savoir plus sur le Kailash. Qu'est-ce que le Kailash ? Où est le Kailash ? Pourquoi le Kailash ? Comment as-tu deviné les mots du Lama Govinda ? « Il y a des montagnes qui sont tout simplement des montagnes et il y en a d'autres qui possèdent une personnalité [...] la personnalité réside dans le pouvoir que possède un être d'exercer une influence sur autrui, et ce pouvoir provient de la stabilité, de l'harmonie et d'une orientation précise de la nature... nous reconnaissons en lui un dépositaire de la puissance cosmique et nous disons que c'est une montagne sacrée. » Comment as-tu compris si rapidement qu'il s'agirait bien d'une rencontre ?

On s'est donc retrouvés côte à côte pour naviguer sur la Toile à la recherche de la flèche du toit du monde. C'est avec toi que j'ai eu ma première vision écrasante du Kailash, par ce médium électronique que tu maîtrisais comme pas un. En quelques clics, on

* Hélène Masson est neurologue à l'Hôpital Notre-Dame (CHUM, Montréal).

s'est retrouvés ensemble devant le Kailash. Il y a eu un moment de silence, on est restés bouche bée devant l'*axis mundis*. À cet instant, ton regard portait aussi loin que les plateaux tibétains et je t'imaginai presque marchant à mes côtés, alors que toi, tu te voyais d'avantage comme Marco Pallis, alpiniste spirituel de la mystique tibétaine, escaladant les cimes de ta vie intérieure.

Soudainement, ta prunelle s'est assombrie comme lorsque les nuages blancs font virer au noir le Gurla Mandhata. Était-ce l'immense tristesse de ne plus pouvoir porter tes pas de par le vaste monde ? Pour te consoler, je t'aurais cité Tchouang-tseu sur-le-champ : « Bien que les pieds de l'homme n'occupent qu'un petit coin de la terre, c'est par tout l'espace qu'il n'occupe pas que l'homme peut marcher sur la terre immense. » Encore aujourd'hui, je cherche la signification du grand trou noir que j'ai vu dans tes yeux ce jour-là. Craignais-tu déjà les incertitudes du *Bardo* ? Pour t'encourager, j'aurais dû te dire : « Laisse-toi partir... »

Ton sourire en coin m'a ramenée à la réalité. Tu me lisais doucement la signification du mont Kailash : « Selon la tradition sanscrite, il se nomme le Meru ou Sumeru, et il est considéré comme le centre non seulement physique mais aussi métaphysique du monde. Notre organisme psychophysique étant une réplique microcosmique de l'univers, le Meru est représenté dans notre système nerveux par la moelle épinière... » « Belle idée, pour une neurologue, disais-tu, que ce *parikrama* ! » Belle idée, en effet, que d'aller faire ce tour rituel de la montagne sainte et ainsi parcourir symboliquement le cycle de vie et de mort...

La conversation a dévié vers la cognition et la métacognition en altitude, puis on est revenus sur la bouddhété et la sainteté chrétienne, sur la réincarnation et la résurrection. Ce soir-là, on a parlé longuement comme lorsque tu étais bien. Avant que tu ne tombes d'épuisement, on est revenus au *Livre tibétain de la vie et de la mort*, comme pour pointer vers l'essentiel, mais ça, je ne l'ai pas saisi. Tu connaissais son auteur, Padmasambhava, et cela me faisait tout drôle de t'entendre en parler, toi qui, habituellement, m'entretenais plutôt volontiers de saint Ignace de Loyola ou de saint Jean de la Croix.

C'est en parlant pour la première fois avec toi du Kailash que j'ai réalisé que « se levait sur toi » le *bardo* douloureux du moment précédant la mort. Cette nuit-là, j'ai rêvé que je te transportais avec moi jusqu'au Drolma La (le col de la Compassion où les pèlerins

laissent une offrande en signe de dépouillement, tout en faisant une prière pour renaître dans une vie meilleure), et que je t'abandonnais aux éléments.

Plusieurs semaines plus tard, avant mon départ, on est allés marcher au pied du Cap-Santé, sur la voie ferrée, entre la falaise et le fleuve. On avait l'impression d'être au monde. Dans la chaleur fraîche de mai, on regardait la paroi qui s'abîmait en milliers de galets plats emportés par la crue des ruisseaux printaniers, vision sans doute prémonitoire d'un trajet de nuit que je ferais plus tard à la frontière népalo-tibétaine, quand la jeep est restée prise dans le torrent d'eau et que des rochers se décrochaient de la paroi. As-tu pensé comme moi que ces milliers de cailloux tombés symbolisaient les millions de cellules que tu perdais chaque jour et presque à vue d'œil ? Bouddha me soufflait à l'oreille : « La durée d'une vie est semblable à un éclair d'orage dans le ciel. Elle se précipite, tel un torrent dévalant une montagne abrupte. » Là, abasourdie par le soleil, j'étais apeurée par l'impermanence. Si tout se transforme et meurt, qu'y a-t-il de vrai réellement ? À cet instant, j'avais trouvé le but de mon voyage au Kailash.

Dans l'horreur de la mort, je partis dans les montagnes.
À force de méditer sur son heure incertaine,
Je pris la citadelle de la nature immortelle et infinie de l'esprit.
À présent, toute crainte de la mort est bien dépassée. (Milarépa)